

6 questions à Sandrine Vuilleumier

« Fermer les yeux sur le passé reviendrait à se priver d'une perspective fondamentale »



Sandrine Vuilleumier, égyptologue et professeure assistante au Département des sciences de l'Antiquité de l'Université de Bâle, étudie les rituels et la littérature funéraire de l'Égypte ancienne. Elle descend dans des tombes à plusieurs dizaines de mètres sous terre – et elle s'inquiète des nombreuses erreurs contenues dans les bases de données.

Arnaud Gariépy : Dans vos recherches, vous étudiez les traditions funéraires dans l'Antiquité. Qu'est-ce qui vous fascine dans ce sujet ?

Sandrine Vuilleumier : Mes recherches visent à étudier l'évolution de la littérature funéraire d'une époque longtemps considérée comme décadente. Les *Documents de respiration*, ainsi dénommés en égyptien, sont au cœur de cette enquête. Ces différentes formules funéraires, plus ou moins formalisées, visaient à servir de « passeport » pour l'au-delà à leur bénéficiaire.

S'agit-il de sources connues ou ont-elles été découvertes récemment ?

Leur contenu est connu, mais un corpus complet restait à établir, et son étude n'avait jamais été réalisée. J'ai pu identifier des manuscrits inconnus et réunir plusieurs centaines d'exemplaires, dont bon nombre d'inédits. L'étude comparative éclaire la structure et l'évolution des compositions. Elle nous renseigne sur

les bénéficiaires et les scribes à travers leurs noms, titres et savoir-faire. L'origine commune de la majorité des manuscrits permet de retracer des liens familiaux ou professionnels dans un réseau social homogène.

Cela signifie-t-il que les traditions funéraires sont restées longtemps les mêmes ?

L'époque gréco-romaine ne se contentait pas de recopier une tradition funéraire millénaire : elle la recréait. Cette société, multiculturelle et dynamique, savait se réapproprier ses traditions. Ce sera d'ailleurs le thème d'un colloque international organisé avec le Collège de France. L'évènement se tiendra à Bâle, du 16 au 18 septembre 2025.

En quoi la compréhension des sociétés humaines du passé éclaire-t-elle le présent ?

Nous nous ressemblons en bien des points. Certes, les sociétés, les technologies et les croyances ont évolué, mais nous gardons les mêmes aspirations propres à notre humanité. Les enjeux d'aujourd'hui sont nouveaux à certains égards, mais parfois aussi vieux que le monde. Porter un regard objectif sur l'histoire n'apporte pas de réponses toutes faites, mais des clés pour comprendre les processus en cours. Fermer les yeux sur le passé reviendrait à se priver d'une perspective fondamentale. Ce n'est pas pour rien que la révision du passé, sa censure et la volonté d'en limiter l'accès a toujours été l'une des armes de prédilection de tous les totalitarismes.

Pouvez-vous évoquer l'un des moments les plus palpitants de votre carrière d'égyptologue ?

Descendre dans des tombes à plusieurs dizaines de mètres sous terre laisse des souvenirs impérissables, surtout lorsque le câble de l'éclairage est trop court et que l'on se retrouve dans le noir avec des momies ! Dire que mon sujet de

thèse n'était au départ qu'une ligne dans un inventaire américain, à l'époque où Internet n'en était qu'à ses balbutiements. Commander des images coûtait le prix d'un vol. Alors j'avais cassé ma tirelire, tenté ma chance et découvert un long papyrus contenant des rituels dont certains étaient encore inconnus. Le contact avec les manuscrits est toujours exaltant. Leur matérialité fragile rappelle qu'ils ont été dans de nombreuses mains avant d'arriver dans les nôtres. Leur déchiffrement permet d'entendre directement les mots du passé : une prière, une glose, un passage réécrit, un nom, un détail personnel constituent autant d'éléments émouvants et précieux pour la recherche.

Quels sont vos projets pour l'avenir ?

Ma passion demeure l'étude des textes et des rituels antiques. J'ai une belle liste de manuscrits à publier. Des pans entiers de la politique et de la religion restent à examiner, et l'étude de la langue continue de progresser. Les approches comme les méthodes se diversifient. Le retour à la matérialité des manuscrits pousse la papyrologie à quitter les cabinets pour renouer avec l'archéologie. Je dirige aussi une mission épigraphique au temple de Deir el-Médineh (Louxor), où j'ai identifié de nombreux éléments liés à la littérature funéraire tardive que j'étudie également. Sur le plan méthodologique, les immenses bases de données actuelles comportent de plus en plus d'erreurs, bientôt impossibles à corriger tant la masse de données est vaste. Quelle confiance leur accorder ? L'un des grands enjeux reste donc la constitution d'une documentation fiable à transmettre aux générations futures.

Interview : Arnaud Gariépy